



HAL
open science

Marthe de Tarascon et Marguerite de Cortone, deux saintes patronnes de villes secondaires en Méditerranée (Provence-Toscane, XIIe-XVe siècles)

Céline Perol

► **To cite this version:**

Céline Perol. Marthe de Tarascon et Marguerite de Cortone, deux saintes patronnes de villes secondaires en Méditerranée (Provence-Toscane, XIIe-XVe siècles). *Jornadas Internacionais de Idade Média - O papel das pequenas cidades na construção da Europa Medieval*, colloque international, Portugal, octobre 2016, Oct 2016, Castelo de Vide, Portugal. hal-03251003

HAL Id: hal-03251003

<https://hal.science/hal-03251003>

Submitted on 5 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Marthe et Marguerite,
deux saintes patronnes de villes secondaires en Méditerranée
(Provence-Toscane, XIIe-XVe siècles)**

Céline Perol

Université Clermont Auvergne
celine.perol@uca.fr

Résumé : Je propose de comparer deux cas de culte civique en Toscane et en Provence entre le XIIe et le XIVe siècle en étudiant la mise en place et les significations de la dévotion envers sainte Marguerite à Cortone et sainte Marthe à Tarascon. Ces deux cités ont plusieurs points communs. Ce sont des centres secondaires par leur taille et leurs activités, situées dans des zones frontalières et qui doivent compter avec les prétentions territoriales des villes plus importantes ou du pouvoir central. Leur nouvelle sainte patronne sont vénérées à une période où les deux cités connaissent des troubles politiques importants et cherchent à se forger une identité culturelle spécifique. Cette confrontation propose quelques pistes de réflexion sur le rôle politique des cultes locaux dans les villes de second rang.

Abstract : I propose to compare two civic cult cases in Tuscany and in Provence between the XIIth and the XIVth century by studying installation and significations of the cult to saint Margherita in Cortona and saint Martha in Tarascon. These two cities have several common points. There are secondary centers by their size and their activities, situated in border zones and both have to count with the territorial claims of the more important cities or central power. Their new patron are taking care of the two communities in a period when both cities know important political unrest and try to build up themselves a specific religious identity.

Je propose de lancer quelques éléments de réflexion sur la sainteté civique des petites villes de Méditerranée à travers l'étude de deux cas de patronage urbain que j'ai eu l'occasion d'étudier à plusieurs années de distance et dans le cadre de deux recherches distinctes¹. Je présenterai donc étude comparée des cultes de sainte Marthe dans la ville de Tarascon et de sainte Marguerite à Cortone.

¹ PEROL, Céline, *Cortona, pouvoirs et sociétés aux confins de la Toscane au XVe-XVIe siècle*, Rome, Ecole Française de Rome, 2004 ; EADEM, « Il culto civico di santa Margherita a Cortona nei secoli XIV-XX », in *Studi Francescani*, anno 111 (2014, p.427-448, n.3-4) ; EAD., *Le choix de Marthe. Les légendes italiennes de sainte Marthe et la spiritualité au féminin*, Mémoire d'Habilitation à diriger les recherches, 2 vol., Paris Ouest Nanterre-La Défense, juin 2016.

Le terme de « sainteté civique » renvoie à la notion de « religion civique » et à un champ d'étude qu'ont balisé depuis les années 1980 de nombreux travaux et plusieurs rencontres². En Italie, les travaux d'Anna Benvenuti, d'André Vauchez ou encore de Paolo Golinelli ont apporté une contribution importante soulignant notamment les liens étroits entre l'histoire de la dévotion, l'histoire politique et l'histoire sociale. L'Italie communale offre un terrain d'étude particulièrement fécond dans ce domaine pour au moins trois raisons ; les villes y sont en effet nombreuses et ambitieuses quelle que soit leur taille, la complexité du jeu politique attise les dévotions urbaines et enfin la documentation conservée est particulièrement riche et variée. La rencontre organisée en 1993 à l'Université de Nanterre par A.Vauchez a offert la possibilité de dresser un premier bilan et d'affiner la définition de religion civique qui est un concept emprunté par l'histoire médiévale à l'époque antique. Il s'agit d'étudier « l'ensemble des phénomènes religieux -cultuels, dévotionnels ou institutionnels – dans lesquels le pouvoir civil joue un rôle déterminant, principalement à travers l'intervention des autorités locales et municipales » et de considérer « l'appropriation des valeurs inhérentes à la vie religieuse par des pouvoirs urbains à des fins de légitimation, de célébration et de salut public »³. Forte des outils et des questionnements qu'ont mis en place ces travaux, je voudrais m'interroger à la fois sur la place d'une ville, ses murs et ses habitants, dans un culte et la place d'une dévotion dans une communauté urbaine afin d'observer comme le saint, en l'occurrence dans les deux cas étudiés une sainte, participe à la fois au salut et à la protection de chaque habitant et de la communauté urbaine.

Dans la mesure où les villes étudiées sont des centres secondaires de taille moyenne comptant environ 4000 habitants en 1300, mon étude est l'occasion d'approfondir le lien spécifique qui s'établit entre le saint et la ville dans les agglomérations les plus modestes. A.Vauchez avait déjà pu remarquer dans une étude sur le patronage urbain parue en 1987 que l'apparition de nouveaux intercesseurs concernait tout particulièrement les villes de dimension

² BENVENUTI, Anna, « I culti patronali tra memoria ecclesiastica e costruzione dell'identità civica : l'esempio di Firenze », in *La religion civique à l'époque médiévale et moderne (Chrétienté et Islam)*, A. VAUCHEZ dir., Rome, Ecole française de Rome, 1995, p. 99-118 ; EADEM, « Culti civici : un confronto europeo », in *Vita religiosa e identità politiche : universalità e particolarismi nell'Europa del Tardo Medioevo*, S. GENSINI dir., San Miniato, Fondazione Centro Studi sulla Civiltà del Tardo Medioevo, 1998, p. 181-214 ; GOLINELLI, Paolo, « Culto dei santi e vita cittadina a Reggio Emilia, secc. IX-XII », Modène, *Aedes muratoriana*, 1980 ; IDEM, « Indiscreta sanctitas ». *Studi sui rapporti tra culti, poteri e società nel pieno Medioevo*, Roma, Istituto Storico Italiano per il Medioevo, 1988 ; ID., *Città e culto dei santi nel Medioevo italiano*, Bologne, CLUEB, 1991 ; ID., « L'agiografia cittadina : dall'autocoscienza all'auto-rappresentazione (sec. IX-XII) ; Italia settentrionale », in *Il senso della storia nella cultura medievale italiana*, Pistoia, 1995, p. 253-274 ; VAUCHEZ, André, « Patronage des saints et religion civique dans l'Italie communale à la fin du Moyen Age », in *Patronage and Public in the Trecento*, V. MOLETA dir., Florence, Olschki, 1986, p. 59-80.

³ VAUCHEZ, A., « Introduction » de *La religion civique à l'époque médiévale* cit., p.1-2.

moyenne. L'auteur suggérait à la fin de son article que cette innovation pouvait être considérée non pas comme l'indice d'une vigueur communale mais au contraire comme le signe d'une faiblesse d'un gouvernement en difficultés voire en déclin, les communautés « mettant l'accent sur ce qu'elles possédaient de spécifique dans le domaine du culte des saints à partir du moment où leur sphère d'intervention et leur marge d'autonomie n'ont cessé de se restreindre »⁴. Cette question pourrait être reprise par notre analyse et nous pourrions nous interroger sur les motivations des communautés de Tarascon et de Cortone lorsqu'elles mettent en place un nouveau culte en considérant leur situation politique et la réalité de leurs forces vives à ce moment de leur histoire. Cité en essor, cité en déclin ? Pour répondre à cette question, il sera certainement utile de ne pas se limiter à la période de naissance du culte mais de considérer ce dernier dans son évolution sur plusieurs siècles. Il s'agira enfin, et c'est sur ce point que l'observatoire « ville secondaire » constitue un angle de vue unique et précieux, de considérer l'histoire de la cité dans un contexte régional en relation avec les autres villes de second rang mais aussi les « villes supérieures », en nombre d'habitants et en poids politique. J'étudierai comment les deux villes de Tarascon et de Cortone trouvent leur place au sein de la Provence et de la Toscane, se construisent une identité, se façonnent un passé en développant des racines dévotionnelles solides grâce à Marthe et à Marguerite.

Provence

Tarascon est une ville située en Provence, dans l'actuel département français des Bouches-du-Rhône. Elle borde le Rhône sur sa rive gauche, en face de la petite ville de Beaucaire ; elle est à mi-chemin entre Arles au sud et Avignon au nord.

L'histoire de la ville de Tarascon au Moyen Âge a fait l'objet de plusieurs travaux importants, notamment ceux de Catherine Delebecque, chartiste qui soutient en 1929 une thèse intitulée *Histoire de Tarascon des origines à 1343* et du chercheur québécois Michel Hébert qui publie sa thèse de doctorat de 3^{ème} cycle en 1979 : *Tarascon au XIV^e siècle. Histoire d'une communauté urbaine provençale*⁵. Au Moyen Âge, Tarascon appartient à la zone d'influence du comte de Provence qui acquiert son autonomie à la fin du Xe siècle. Les étapes de l'histoire

⁴ VAUCHEZ, A., « Patronage des saints et religion civique dans l'Italie communale », paru une première fois dans *Patronage and Public in the Trecento* cit. puis dans IDEM, *Les laïcs au Moyen Âge, Pratiques et expériences religieuses*, Paris, Cerf, 1987, p.169-186.

⁵ DELEBECQUE Catherine, « Le consulat de Tarascon les dernières luttes pour l'indépendance (1229-1256) », *Provence Historique* (1956), p.64-78 ; HEBERT Michel, *Tarascon au XIV^e siècle. Histoire d'une communauté urbaine provençale*, Aix-en-Provence, Edisud, 1979

politique de la ville ont été reconstituées par C.Delebecque et reprises dans l'introduction du livre de M.Hébert⁶. C'est au cours du XIe siècle que Tarascon acquiert l'étoffe d'un centre urbain grâce à l'extension des cultures et aux bonifications des marais d'une part et d'autre part grâce aux aménagements des bords du Rhône. Elle tend à supplanter alors le centre antique d'Ernagium (Saint-Gabriel) qui constituait jusqu'à cette date le centre le plus actif de la région⁷. Jusqu'alors simple *villa*, Tarascon devient *castrum* lors de l'érection d'un château par le comte de Provence entre 1033 et 1036, une place forte qui sera rapidement investie par des seigneurs locaux et objet de conflits permanents. Les *milités* quant à eux assurent la défense du lieu, bénéficient de l'essor agricole des terres environnantes et créent un consulat entre 1144 et 1150 avec les prud'hommes, soit les citoyens influents récemment enrichis.

L'histoire de la ville est marquée par la concurrence chronique et les alliances ponctuelles de quatre acteurs principaux : le comte, les coseigneurs, les chevaliers et les prud'hommes qui s'opposent notamment pour le contrôle du consulat et les revenus de la fiscalité urbaine qui sont en croissance constante. La seconde moitié du XIIe siècle est en effet marquée par l'essor économique de Tarascon qui devient un centre d'échanges bénéficiant de l'essor du commerce fluvial. Comme l'attestent une série de traités de commerce, la ville commerce avec Marseille et Gênes et elle bénéficie d'exemptions de péages dans le comté grâce à la maîtrise grandissante de la navigation sur le Rhône. Le fleuve constitue un axe de circulation commercial de première importance et attire les hommes et les marchandises pour rejoindre les rives de la Méditerranée ou les foires de Champagne.

Quel poids doit-on reconnaître à la ville dans sa région ? Nous savons, grâce à l'étude menée par Michel Hébert que les chiffres sont disponibles à partir de la fin du XIVe siècle ; en 1392, Tarascon compte un peu moins de 5 000 habitants⁸. Malgré son poids démographique relativement modeste, Tarascon acquiert entre le XIIe et le XIIIe siècle une place majeure dans une région prospère. Elle doit son importance à sa position stratégique. Elle se situe depuis l'Antiquité sur la voie d'Espagne qui traverse le Rhône entre Tarascon et Beaucaire et se sépare en ce point en deux axes, la voie domitienne au nord et la voie aurélienne au sud. Tarascon et ses alentours constituent en outre une zone de contact entre le comté de Provence et le comté de Toulouse qui s'affrontent à diverses reprises sur le site même tarasconnais. Ainsi en 1230 ou 1231, les habitants se rallient à la cause de Raymond VII de Toulouse contre Raymond-

⁶ HEBERT, M., *Tarascon* cit. p. 8 et sq

⁷ Ce glissement est certainement dû à une modification du réseau hydrographique qui isole progressivement Saint-Gabriel des voies d'échanges.

⁸ HEBERT, M., *Tarascon* cit., p. 57

Bérenger VII et ce dernier les punit en ordonnant la destruction leur château. La ville se trouve en outre sur la zone de confins entre les Marches et le comté de Provence. Tarascon acquiert au cours des siècles une position régionale notable face aux centres majeurs que sont Arles et Avignon mais aussi Marseille. Tarascon trouve sa place entre le XI^e et le XIV^e siècle dans l'essor économique et urbain de la Provence et de la vallée du Rhône. Comme l'observe J. Rossiaud dans son ample étude du Rhône, Tarascon fait partie de ces villes bordières née du fleuve et s'inscrit dans les « suites urbaines » rhodaniennes, elle sert de relais entre le réseau maritime et le réseau terrestre en tant que point de rupture où les marchandises sont débarquées ou embarquées sur des bateaux ; elle forme enfin avec sa voisine Beaucaire un « couple rivagier » dont les activités maritimes et marchandes sont complémentaires, de chaque côté du fleuve⁹.

Le culte de sainte Marthe est attesté à Tarascon à partir du dernier tiers du XII^e siècle. Marthe est *l'hospita Christi*, la femme des Évangiles qui a accueilli Jésus dans sa maison de Béthanie (Lc 10, 38-42). Luc raconte qu'elle servit avec empressement et dans la joie l'illustre visiteur tandis que Marie, sa sœur, resta assise aux pieds de l'hôte, passive et contemplative. On retrouve Marthe dans l'épisode de la résurrection de Lazare lorsqu'elle obtint l'intervention de Jésus pour réveiller son frère et affirma à cette occasion croire en la résurrection finale (Jn 11, 20-26). Marthe de Béthanie est vénérée dès les premiers siècles chrétiens comme l'attestent les tout premiers récits de pèlerinages ou les martyrologes¹⁰. Son culte est attesté dans l'*Itinéraire de Bordeaux* et dans le *Journal d'Égérie* au IV^e siècle¹¹. Dans une version d'Auxerre du VI^e siècle du martyrologe hiéronymien, Marthe est commémorée le 19 janvier ou encore le 22 juillet dans le martyrologe de Bède vers 720.¹²

Marthe est aussi une sainte provençale. On retrouve en effet la fratrie de Béthanie sur les côtes de Provence d'après une légende qui se serait construite au cours des XI^e et XII^e siècles. Après l'Ascension et lors des premières persécutions contre les proches de Jésus, Marthe, Marie et Lazare de Béthanie furent placés sur une embarcation sans rames ni gouvernail et arrivèrent miraculeusement sains et saufs sur les côtes de Marseille. C'est en Provence qu'ils entreprirent alors leur mission d'évangélistes grâce à leurs talents de prédicateurs et de guérisseurs. Les premiers textes qui relatent la Vie de Marthe et notamment ses épisodes

⁹ ROSSIAUD, Jacques, *Le Rhône au Moyen Âge*, Paris, Aubier, 2007, p. 48-50, p.102, p.181.

¹⁰ PEROL, C., *Le choix de Marthe* cit., p.22 et p. 30

¹¹ T. Tobler et A. Molinier, *Itinera Hierosolymitana et descriptiones terrae sanctae bellis sacris anteriora*, Genève, 1880, p. 18 ; Égérie, *Le journal de voyage*, P. Maraval éd., Paris, Le Cerf, 1982, §29, p. 268-270

¹² Saxer, Victor, *Le culte de Marie-Madeleine en Occident des origines à la fin du Moyen Âge*, Auxerre, 1959, t.1, p. 31.

provençaux sont datés de la fin du XIIe siècle et plusieurs versions circuleront par la suite, grâce notamment aux Dominicains soucieux d'élaborer des récits accessibles aux prédicateurs. La légende de Marthe est ainsi reprise par Jacques de Voragine, dans le chapitre CI de sa légende dorée composée vers 1265. Dans ces différentes versions abrégées, l'un des événements marquants de la présence de Marthe en Provence est son combat avec le dragon.

Quelques années après leur arrivée, le frère et les deux sœurs se séparèrent. Lazare devint évêque de Marseille, Marie-Madeleine partit méditer une trentaine d'années à la Sainte Baume et Marthe s'aventura quant à elle vers les terres. Ses pérégrinations furent interrompues par la requête des habitants de Tarascon victimes des attaques mortelles d'un féroce dragon. La bête était énorme et hybride ¹³ :

Or il y avait à cette époque en bordure du Rhône, dans un bois entre Arles et Avignon, un dragon mi-animal mi-poisson, plus gros qu'un bœuf, plus long qu'un cheval, avec des dents aiguisées comme des épées, et cuirassé des deux côtés comme une tortue ; il se cachait dans le fleuve, tuait tous ceux qui le traversaient et coulait les navires.

Mi terrestre et mi aquatique, le dragon terrorisait les habitants de la contrée et dévoraient les marchands qui circulaient sur le Rhône. A son arrivée, d'un simple geste de goupillon baigné d'eau bénite et armée d'un seul crucifix, Marthe dompta la bête qui fut ensuite tuée par les habitants. A la suite de cet événement, Marthe s'installa à Tarascon, y fonda un monastère (mixte ou féminin suivant les versions des légendes) et une église dédiée à la Vierge Marie. A sa mort, Marthe fut enterrée à Tarascon et son corps fut conservé jusqu'à ce jour dans la cité.

Je m'intéresserai plus précisément à Marthe de Tarascon et aux épisodes provençaux de sa vie, privilégiant donc la sainte saurochtone à la sainte hôtesse. Si quelques indices attestent la présence d'un culte à sainte Marthe en Provence assez tôt, dès le VIIe siècle, la sainte ne fait pas l'objet d'aucune dévotion spécifique avant le XIIe siècle ; c'est à partir du moment où on lui invente un destin provençal que son culte se développe dans la région. Elle est alors célébrée le 29 juillet en tant que « Marthe de Tarascon ». C'est le cas notamment dans le martyrologe romain ¹⁴. Le changement de date dans les calendriers liturgiques correspond ainsi à la nouvelle identité de Marthe qui précède la mise en place de son culte à Tarascon dans le dernier tiers du XIIe siècle. L'invention de ses reliques à l'occasion de la découverte de son corps dans un sarcophage romain date de 1187 et une église lui est consacrée le 1^{er} juin 1197. C'est à cette période que sont rédigées les premières *Vitae* de Marthe conservées aujourd'hui, notamment la

¹³ Jacques de Voragine, *La légende dorée*, BOUREAU A. éd., Paris, Gallimard, 2004, p.555

¹⁴ *Martyrologium romanum*, Rome, 1922, p. 224

légende cistercienne anonyme qui servira de références pendant des siècles et sera notamment abrégée par les prédicateurs dominicains, de Jean de Mailly à Bernard Guy¹⁵. Jacques de Voragine propose une version raccourcie de ce texte en retenant avant tout les épisodes de la vie provençale pour rédiger le chapitre CI de la *Legenda aurea* ; Vincent de Beauvais reprinted plusieurs passages du récit dans son *Speculum*¹⁶. La vie cistercienne de Marthe du XIIe siècle composée initialement en latin sera également traduite en toscan dans le premier tiers du XVe siècle. Voici donc scellés, dans le dernier tiers du XIIe siècle, les destins de Marthe et de Tarascon.

Toscane

Faisons un saut chronologique de plus d'un siècle et un bond géographique de près de 1000 km vers le sud pour rencontrer sainte Marguerite à Cortone. Marguerite est une femme, comme Marthe ; elle est aussi un personnage historique dont l'existence est attestée par le récit de son confesseur franciscain ainsi que par des documents d'archives¹⁷. Elle a vécu entre 1247 et 1297 ; son culte s'est développé localement à Cortone dès sa mort même s'il n'a été autorisé par le pape Léon X qu'au début du XVIe siècle et si la Cortonaise n'a été canonisée qu'en 1728.

Ancienne Lucumone étrusque, Cortone est un point stratégique de la Toscane méridionale. Elle est située à une quarantaine de kilomètres au sud d'Arezzo et à environ 70 kilomètres à l'est de Sienne. Elle surplombe la Val-di-Chiana et contrôle la route qui mène au lac Trasimène et à Pérouse, lointaine d'une cinquantaine de kilomètres à l'est, en Ombrie. Centre d'une économie rurale prospère, la ville bénéficie également des échanges qui s'intensifient dans la vallée à partir du XIIe siècle. Cortone et son territoire constituent ainsi une zone de transit particulièrement active au centre de la péninsule comme l'atteste une forte activité douanière¹⁸. Les XIIe siècle et XIIIe siècle sont marqués par un important essor démographique et la ville rassemble environ 4 000 habitants à la fin du XIIIe. Comme la plupart des villes du centre de l'Italie, Cortone voit s'opposer violemment le parti des guelfes et celui des gibelins. C'est dans un contexte politique agité, que Marguerite fait son entrée dans la ville et l'histoire de Cortone.

Née à Laviano, en terre ombrienne, Margarita vint trouver refuge à Cortone à la mort de son compagnon illégitime avec son tout jeune fils. Pécheresse désignée comme la « nuova

¹⁵ PEROL C., *Le choix de Marthe* cit., p. 74-84.

¹⁶ Vincent de Beauvais, *Speculum historiale*, édition en ligne d'après le manuscrit Douai BM 797, atil.fr

¹⁷ PEROL, C., « Il culto civico di santa Margherita » n.1.

¹⁸ PEROL, C., *Cortona* cit., p.47 et sq

Maddalena », Marguerite consacra sa vie à la prière et à la charité et joua un rôle actif dans la cité évoluant dans la sphère d'influence des Franciscains dont elle rejoignit le Tiers Ordre. Marguerite fut à l'origine de la création d'une confrérie et de l'hôpital Santa-Maria-della-Misericordia en 1285 situé aux abords de l'église San-Francesco, au cœur de la ville. Le refuge spirituel de la tertiaire franciscaine était alors l'église de San-Basilio qui se trouvait au sommet de la cité. C'est à cet emplacement que fut construite dès 1297 une nouvelle église dédiée à sainte Marguerite englobant en partie le sanctuaire ancestral ; le corps de Marguerite y fut officiellement transféré en 1330. Cet édifice médiéval n'existe plus aujourd'hui et l'église qui se dresse dans les hauteurs de Cortone est une œuvre qui fut terminée à la fin du XIXe siècle.

Mise en place d'un nouveau culte

Peut-on établir des similitudes dans la mise en place du culte de Marthe à Tarascon et celui de Marguerite à Cortone ? Revenons tout d'abord sur le contexte politique. Le culte de Marguerite se met en place à une période charnière de l'histoire de Cortone. Dans la seconde moitié du XIIIe siècle, le gouvernement urbain dut compter avec les tentatives de domination récurrentes des Arétins et en particulier de ses évêques, mais aussi avec les prétentions de Sienne et de Pérouse¹⁹. Ces grandes villes surent notamment jouer sur l'opposition entre guelfes et gibelins pour attiser les guerres intestines et affirmer leur présence dans la cité. A Cortone, comme dans la plupart des villes de l'Italie communale, la lutte entre les deux partis vint se superposer à une concurrence entre les anciennes familles et la société des métiers les plus prospères pour établir leur contrôle du gouvernement de la cité. La Commune dut également supporter une importante révolte d'une partie de son contado en 1300. C'est donc dans un contexte politique des plus troublés qu'évolue Marguerite et que s'établissent les prémises de son culte. La tertiaire mènera d'ailleurs une série de missions diplomatiques dans le souci, bien franciscain, de pacifier sa ville.

Les crises incessantes au sein d'un gouvernement communal expliquent, à Cortone comme dans bien des villes de l'Italie septentrionale et centrale, la formation d'un gouvernement de type seigneurial. Le noble chevalier Ranieri Casali sut en effet s'imposer comme une figure populaire et autoritaire susceptible de ramener la paix au sein de la communauté urbaine, une pacification devenue primordiale face aux ambitions territoriales croissantes des villes voisines. Ce passage s'effectua quelques années après la mort de

¹⁹ MANCINI, Girolamo, *Cortona nel Medioevo*, Florence, Carnesecchi, 1897 (Ed. Grafica l'Etruria, 1992), p. 209 et sq.

Marguerite lorsque son culte avait déjà pris forme dans Cortone et que la sainte était devenue *de facto* une des saints patrons de la ville avec saint Marc, saint Vincent et l'archange saint Michel. Dès la mort de Marguerite, sa sépulture dans la petite église de San-Basilio était en effet devenu un lieu de culte où la protection de la sainte femme s'était rapidement manifestée par des miracles de guérison.

Le pouvoir fort et dynastique des Casali permit à la ville de s'émanciper par rapport à la ville d'Arezzo et en particulier par rapport à son évêque. Alors que Ranieri Casali prend le pouvoir en 1325, la ville est promue siège d'un nouvel évêché, voit s'installer un nouvel évêque cortonais et se trouve ainsi honorée du titre de *civitas*. Ce tournant politique, tant temporel que spirituel, dressa Marguerite au faîte du panthéon urbain qui supplanta les saints patrons traditionnels de Cortone désormais relégués au second rang. Les statuts communaux rédigés à l'occasion du passage politique en 1325, mettent formidablement en lumière cette ascension dévotionnelle et donnent clairement à Marguerite une dimension civique. Plusieurs rubriques concernent la sainte. L'une d'entre elles décrit avec précision la fête de Marguerite célébrée le 22 février²⁰. Il prévoit l'accueil des pèlerins du 21 au 23 février, le renforcement de la garde des portes et de l'enceinte, mais aussi la réception, par le seigneur et les prieurs, des cierges et des bannières qu'offrent les métiers, les terriers et les *ville* rurales. La procession partait du bas de la ville et de sa place publique pour grimper jusqu'aux sommet de la cité où les attendait Marguerite.

Point d'arrivée d'une célébration festive particulièrement importante pour la communauté, le sanctuaire de Marguerite fut aussi le lieu de sépulture des Grands de Cortone. Ainsi dans un testament daté de 1375, le seigneur Francesco Casali demanda à être inhumé dans l'église de San-Basilio (Sainte-Marguerite) où reposaient déjà son père, son grand-père et d'autres membres de sa *domus*. Plusieurs testaments d'autres membres de la famille seigneuriale confirme le lien étroit entre le sanctuaire et la dynastie des Casali jusqu'au début du XVe siècle. Les Casali veillèrent à l'entretien et à l'embellissement du lieu afin d'en faire à la fois le centre de la dévotion de la sainte patronne cortonaise et la chapelle funéraire privée de la famille. Cette double fonction attribuée à l'église Sainte-Margherite est la marque flagrante et tangible de la prise de pouvoir des seigneurs sur la communauté urbaine, de leur volonté de s'emparer à la fois du gouvernement et du culte civique à des fins dynastiques.

Sainte des Casali, sainte Marguerite saura cependant rester la sainte patronne de la ville après le départ du dernier seigneur, en 1409. Il est intéressant d'observer que les Cortonais les

²⁰ ASF, Statuti 279, Livre IV, rub.75 *De honore faciendo festivitatis Beatae Margarite*

plus illustres vont, en quelque sorte, entretenir le privilège des Casali en délaissant sainte Marguerite comme lieu de sépulture. L'étude des testaments des familles de l'oligarchie citadine des XVe et XVIe siècles montre que les legs en faveur de Marguerite sont nombreux au cours du XVe siècle mais que les dernières demeures sont majoritairement choisies en ville suivant la tradition familiale, notamment à San-Francesco au cœur de la cité. Les choix évoluent cependant et au XVIe siècle les membres de ce qui est désormais devenue une noblesse citadine souhaitent désormais reposer dans le sanctuaire de la sainte ; c'est notamment le cas de la famille Baldelli qui avait dû supporter l'exil pendant la seigneurie des Casali. La forte présence de ce lignage pourrait alors prendre une signification politique et être analysée comme une volonté de supplanter les seigneurs du Duecento. Tandis que le sanctuaire de la sainte patronne cortonaise conserve au cours des siècles son prestige et s'impose comme un lieu d'affirmation de pouvoir dans la cité, le culte onomastique de la sainte concerne l'ensemble de la société, urbaine et rurale, et la fête annuelle du 22 février se maintient et continue à attirer les fidèles qui montent à cette occasion jusqu'au sommet de la ville. Je ne reviendrai pas sur l'ensemble des manifestations du culte de Marguerite au cours de siècles à Cortone puisque j'ai consacré plusieurs articles à ce sujet mais il me paraît essentiel de préciser que ce culte se maintient dans toutes les catégories de la société cortonaise à travers le choix du prénom Margherita pour les petites filles et pour certains garçons, les célébrations annuelles, les invocations des documents formels et les legs divers des institutions et des particuliers. La fin de la Seigneurie des Casali et la soumission de Cortone au pouvoir florentin qui l'intègre dans son domaine en 1411, ne remet pas en cause ce culte civique mais invite au contraire les Cortonais à l'entretenir et à le mettre en avant.

Qu'en est-il à Tarascon ? A la fin du XIIe siècle, lorsque le culte de Marthe se met en place, la scène politique de Tarascon est secouée par de fortes oppositions entre les multiples groupes de pouvoir : le comte de Provence, les seigneurs locaux mais aussi le groupe que constituent les *militēs* en charge de la défense de la ville et enfin les prudhommes urbains enrichis par le développement du commerce. Le culte de Marthe se met donc en place à une période intense de concurrences politiques et d'essor économique, correspondant comme à Cortone, et cela est très intéressant, à la rédaction de nouveaux statuts. Les deux cultes se mettent en place à une époque où la notion même de *bien commun* est remise en cause par les multiples conflits d'intérêt. Les deux communautés des citadins doivent se construire une identité et se nourrir d'un nouveau ciment social et politique pour perdurer face aux factions en présence *intra muros* et au danger croissant que représentent pour la petite ville les villes voisines aux ambitions régionales croissantes.

La légende cistercienne de Marthe rédigée dans le dernier tiers du XIIe siècle et ses multiples versions qui circuleront en Occident rendent compte à leur façon, c'est-à-dire à travers un récit empreint de merveilleux, de la correspondance entre la présence de Marthe à Tarascon et la construction d'une identité urbaine. Je vous propose de lire la suite du passage de la légende Marthe qui relate son combat avec le dragon²¹ :

A la prière des populations, Marthe pénétra dans le bois et y trouva l'animal en train de dévorer un homme ; elle jeta sur lui de l'eau bénite et brandit une croix contre lui. Aussitôt le dragon, maté, se tint tranquille comme une brebis. Sainte Marthe le lia avec sa ceinture et il fut tué sur-le-champ par le peuple à coups de lance et de pierres. Les habitants de la région appelaient ce dragon « Tarasque » et le nom de ce lieu en garde la mémoire : il s'appelle encore aujourd'hui Tarascon et non plus comme autrefois Nerluc, c'est-à-dire « noir lac » parce qu'il y avait là des bois noirs et ombreux. C'est donc là que sainte Marthe (...) s'établit désormais.

La symbolique du dragon est particulièrement riche et ce passage peut susciter plusieurs interprétations. En premier lieu, le dragon terrifiant et assassin est la figure du paganisme vaincu par le Christianisme, la légende de Marthe s'inscrit ainsi dans la lignée de la légende de saint Sylvestre qui baptisa Constantin, premier empereur chrétien. Le dragon incarne également les forces profondes et chtoniennes, les puissances indomptables qui sourdent de la Terre et des fleuves et qui sont destructrices lorsqu'elles ne sont pas maîtrisées par l'homme. Le saint saurochtone est une représentation de la force civilisatrice de l'homme qui maîtrise les forces de la nature avec l'aide divine. On remarque ainsi que les dragons soumis sont, dans la littérature hagiographique, tout particulièrement présents dans les zones insalubres des marécages où les hommes doivent lutter contre l'eau pour survivre, pour cultiver la terre et résister aux maladies, notamment à la malaria. La zone des bois noirs où arrive Marthe est une zone de marais où les habitants doivent compter avec les caprices du Rhône et d'autres cours d'eau. La maîtrise de la bête est donc un acte de civilisation, de maîtrise des eaux, qui promet la prospérité aux habitants et une nouvelle harmonie entre l'homme et la nature. Les conséquences de cet acte sont multiples. La première est l'évangélisation : lorsque la bête est domptée, la population se convertit.

Il s'agit en outre, et c'est ce qui nous intéresse plus précisément, d'un acte de fondation d'une ville et d'une communauté. Marthe incarne non seulement la présence et la volonté de Dieu mais elle est également une sainte civilisatrice et fondatrice. Son combat et sa victoire

²¹ Jacques de Voragine, *La légende dorée*, p.556

constituent l'acte de baptême de chacun des habitants mais aussi celui de la communauté qu'ils composent. Ce baptême permet à la ville d'être nommée et de prendre le nom de la bête, Nerluc sera désormais appelée Tarascon, les bois noirs deviendront une ville. Cette ville aura sa sainte puisque Marthe décide de s'y installer et d'y fonder une église et une communauté monastique. La légende de Marthe fait donc le récit de la naissance de la communauté et de la ville de Tarascon urbaine et fait de Marthe le principal acteur d'une maïeutique civique. Il est intéressant d'observer que cet accouchement est repris dans les textes sous différentes versions. Dans une des versions que j'ai eu l'occasion d'étudiée en langue italienne du XIVe siècle, le combat contre le dragon est associé directement aux lieux qui participent à la fabrication de la ville : « *Sainte Marthe retira sa ceinture, et elle la lui attacha autour du cou et le conduisit, ainsi attaché, aux pieds des enceintes de la ville. Et sur l'ordre de sainte Marthe, les hommes de la ville sortirent et le tuèrent. Et il ne fallut pas moins de huit paires de bœufs pour le tirer jusqu'au Rhône. C'est ce miracle qui fit que tous les habitants de la ville et des alentours demandèrent le saint baptême* »²². La présence de l'enceinte urbaine est intéressante ainsi que celle du Rhône. Le sang du dragon vient couler sur les murs de la ville comme pour en tracer les limites et le corps sans vie du monstre sera donner au fleuve devenu alors nourricier, dompté à son tour. La métaphore est belle. Tarascon est baptisée du sang de la Tarasque. Le dragon se présente ainsi comme la victime sacrificielle d'un meurtre fondateur.

La sainte dans la cité

La lecture des documents d'archives sur le culte de Marguerite à Cortone et celle des légendes hagiographiques de Marthe viennent illustrer, chacune à leur façon, l'acte de naissance ou plus exactement le processus de survivance de deux cités qui doivent lutter pour s'imposer sur leur territoire et résister. Les dévotions de Marthe et de Marguerite s'inscrivent toutes deux dans un processus de résistance urbaine et de construction d'une identité civique. Les deux saintes vont ainsi trouver une place exceptionnelle dans l'espace urbain.

Le sanctuaire de Marthe est construit face au Rhône dans la partie nord-est de la ville. Il se trouve à proximité de l'enceinte urbaine et à deux pas du château de la ville. Les vestiges actuels sont ceux de la forteresse bâtie par René d'Anjou dans la première moitié du XVe siècle mais ils correspondent à l'emplacement du premier *castrum* du XIe siècle abattu en 1231. L'église Sainte-Marthe a donc été édifée à la fin du XIIe siècle dans la même zone que le lieu

²² Biblioteca Laurenziana, Firenze, ms Gaddi 34, f.7r, transcription dans PEROL, C., *Le choix de Marthe* cit., t.2, p.25

de défense de la ville, un point stratégique de la ville que se disputent notamment les *milites* locaux et le pouvoir comtal. S'il ne s'agit pas aujourd'hui du centre géographique de l'espace urbain, le quartier appelé *gâche du château* est le plus ancien de Tarascon, la ville se développant dans un second temps vers l'est et le sud. Ce quartier abrite au Moyen Âge les demeures de plusieurs familles de la noblesse locale, les *milites* plusieurs fois cités, et la juiverie.

Si l'église de Marthe est construite dans la partie la plus ancienne et certainement la plus urbanisée de Tarascon au XIIe siècle ; la situation est bien différente à Cortone où le sanctuaire de la sainte patronne est planté dans les hauteurs de la cité, à plus de 800 mètres d'altitude, surplombant la Valdichiana. Le centre économique et politique de la ville se trouve dans la partie basse et au niveau de la *ruga piana*, la seule rue place de la cité, où ont également été édifiées les principales demeures et les églises les plus monumentales. Les hauteurs de Cortone correspondent aux habitations les plus modestes où se sont implantés les monastères. L'église de Marguerite est, comme nous l'avons vu, le lieu de refuge de la sainte lors de son arrivée en ville et l'emplacement de la petite église de San-Basilio qui sera son lieu de prière et de pénitence pendant toute son existence. Elle se situe juste en dessous de la *fortezza di Girifalco*, la forteresse de Cortone. Malgré ces différences, j'ai pu établir des similitudes intéressantes entre les deux monuments et les deux sites.

Les deux églises se trouvent à proximité de l'enceinte urbaine et fonctionnent donc comme limite de l'espace urbain. Sainte-Marthe marque la limite vers le Rhône face à Beaucaire, Sainte-Marguerite désigne la limite avec la montagne et sa forêt et constitue le point dominant de la ville qui permet une vue panoramique sur la Valdichiana. Eglise du fleuve, église des hauteurs, les deux sanctuaires sont situés à proximité des deux forteresses citadines et peuvent ainsi être considérées comme leur pendant spirituel. Défense militaire et défense divine et patronale viennent ainsi se compléter sur le même site à Tarascon comme à Cortone. Il s'agirait donc d'une double protection pour la ville et ses habitants. Mais la forteresse constitue-t-elle comme le sanctuaire de la sainte patronne un point d'affirmation de l'identité urbaine ? Il se trouve qu'à Tarascon comme à Cortone ces forteresses seront investies, contrôlées et consolidées par le pouvoir dominant du prince, le comte de Provence pour Tarascon et les représentants de la République florentine puis de l'Etat des Médicis à Cortone. Dans cette perspective, la présence de l'église à côté du château ne pourrait pas être considérée comme le second signe matériel d'une autonomie urbaine assurée par un système de défense armé à la fois par les hommes et par Dieu. Cette localisation serait plutôt la marque d'une résistance d'une ville secondaire qui n'a pas les moyens de contrer les forces dominantes dans

sa région mais qui tient malgré tout à affirmer son identité. Les dévotions de Marthe et de Marguerite s'inscrivent donc dans une dynamique de résistance. L'histoire de la mise en place de leur culte comme la localisation de leur sanctuaire illustrent ce processus. Cet acte de résistance est essentiel pour les deux villes secondaires qui sont toutes deux situées à la frontière des territoires étatiques qui les englobent. Les deux cultes civiques sont alors à la fois la trace historique d'une gloire passée et fondatrice, point de ralliement des habitants de la ville et de sa campagne voisine ; leurs deux sanctuaires et les corps qu'ils abritent sont des lieux de mémoire, le lieu matériel et tangible de l'identité urbaine. Revenons pour terminer sur la question posée en introduction : les deux cultes sont-ils l'expression de deux villes en essor ou de deux villes en déclin ? Il s'agit de deux cultes qui prennent naissance dans un contexte politique troublé et qui trouvent leur force au cours des siècles en tant qu'acte de résistance de deux villes secondaires face aux ambitions territoriales des plus grandes cités et des princes. Leur culte permet aux deux communautés citadines ainsi d'exister en tant que telles alors que leur autonomie politique n'est plus un enjeu majeur.

BENVENUTI, Anna,

-« I culti patronali tra memoria ecclesiastica e costruzione dell'identità civica : l'esempio di Firenze », in *La religion civique à l'époque médiévale et moderne (Chrétienté et Islam)*, A. VAUCHEZ dir., Rome, Ecole française de Rome, 1995, p. 99-118.

-« Culti civici : un confronto europeo », in *Vita religiosa e identità politiche : universalità e particolarismi nell'Europa del Tardo Medioevo*, S. GENSINI dir., San Miniato, Fondazione Centro Studi sulla Civiltà del Tardo Medioevo, 1998, p. 181-214

DELEBECQUE Catherine, « Le consulat de Tarascon les dernières luttes pour l'indépendance (1229-1256) », *Provence Historique* (1956), p.64-78

GOLINELLI, Paolo,

« Culto dei santi e vita cittadina a Reggio Emilia, secc. IX-XII », Modène, *Aedes muratoriana*, 1980
 - « Indiscreta sanctitas ». *Studi sui rapporti tra culti, poteri e società nel pieno Medioevo*, Roma, Istituto Storico Italiano per il Medioevo, 1988 ; ID., *Città e culto dei santi nel Medioevo italiano*, Bologna, CLUEB, 1991

-« L'agiografia cittadina : dall'autocoscienza all'auto-rappresentazione (sec. IX-XII) ; Italia settentrionale », in *Il senso della storia nella cultura medievale italiana*, Pistoia, 1995, p. 253-274 ;

HEBERT Michel, *Tarascon au XIVe siècle. Histoire d'une communauté urbaine provençale*, Aix-en-Provence, Edisud, 1979

JACQUES DE VORAGINE, *La légende dorée*, BOUREAU A. éd., Paris, Gallimard, 2004

MANCINI, Girolamo, *Cortona nel Medioevo*, Florence, Carnesecchi, 1897 (Ed. Grafica l'Etruria, 1992)

PEROL, Céline,

Le choix de Marthe. Les légendes italiennes de sainte Marthe et la spiritualité au féminin, Mémoire d'Habilitation à diriger les recherches, 2 vol., Paris Ouest Nanterre-La Défense, juin 2016

-*Cortona, pouvoirs et sociétés aux confins de la Toscane au XVe-XVIe siècle*, Rome, Ecole Française de Rome, 2004

« Il culto civico di santa Margherita a Cortona nei secoli XIV-XX », in *Studi Francescani*, anno 111 2014, p. 427-448.

ROSSIAUD, Jacques, *Le Rhône au Moyen Âge*, Paris, Aubier, 2007

SAXER, Victor, *Le culte de Marie-Madeleine en Occident des origines à la fin du Moyen Âge*, Auxerre , 1959.

TOBLER T. et MOLINIER A., *Itinera Hierosolymitana et descriptiones terrae sanctae bellis sacris anteriora*, Genève, 1880, p. 18 ; Égérie, *Le journal de voyage*, P. Maraval éd., Paris, Le Cerf, 1982

VAUCHEZ, André, « Patronage des saints et religion civique dans l'Italie communale à la fin du Moyen Age », in *Patronage and Public in the Trecento*, V. MOLETA dir., Florence, Olschki, 1986, p. 59-80, réédition in *Les laïcs au Moyen Âge, Pratiques et expériences religieuses*, Paris, Cerf, 1987, p.169-186.

VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum historiale*, édition en ligne d'après le manuscrit Douai BM 797, atil.fr